

LES

33

DOUCEURS
DE LA PAIX,
ET LES HORREURS
DE LA GUERRE.



A PARIS,
Chez CLAUDE HVOT, rue saint Jacques,
proche les Jacobins, au pied de Biche.

M. DC. XLIX.
AVEC PERMISSION.

33

Case

F

39

.326

1049 do

THE NEWBERRY
LIBRARY



LES DOUCEURS DE LA PAIX, & les horreurs de la Guerre.



LA Guerre en ses fureurs est si contraire à la nature, qu'elle n'engendre point d'estre qui ne la craigne, & qui ne s'efforce de l'euitier. Cette antipathie qu'elle a logé dans quelques-vns des plus insensibles mesmes, ne les pousse naturellement qu'à se fuir, & c'est par vn mouuement violant & extraordinaire qu'ils vont quelquesfois au combat. Les plus vaillans & les plus raisonnables des animaux (si ie puis parler en ces termes) n'entrét dans la mêlée, & ne s'exposent aux fers & aux flammes qu'en fremissant. On a veu de ces hommes lions parmy les coups, & rouges de feu dans les perils, qui pourroient glacer les plus fiers courages; trembler depuis les pieds iusques à la teste en y allant.

C'est la nature qui s'abat quoy que l'ame s'éleue, & qui montre sa crainte malgré la hardiesse de l'esprit qui la sollicite. C'est la partie inferieure qui s'intimide à mesure que la superieure s'anime. C'est la chair & le sang, le corps cette partie sensible & corruptible, à qui les douleurs sont si ameres, & la mort est si effroyable qu'elle ne fuit que ce qui l'en approche, & ne desire que ce qui l'en peut éloigner.

Ce n'est pas que l'ame généralement & des animaux, & des hommes ne craigne la mort, aussi bien que le corps. Estant la forme dont il est la matiere, leur vnion & l'amour estroite qui se rencontre entre l'vn & l'autre, leur donne vne extreme auersion pour tout ce qui les peut desunir. Celle des brutes apprehende la perte de la vie, parce quelle perit par le mesme effort qui fait perir le corps, auquel elle vit en l'informant, & sans lequel comme elle est toute materielle, el-

le ne ſçauroit ſubſiſter. Celle des hommes outre ces confi-
 dérations generales, & ces frayeurs ſi violentes & ſi natu-
 relles; regarde la mort avec des horreurs, qui ne ſont pas
 moins eſtranges pour luy eſtre particulieres. Quand elle ap-
 perçoit cet obiet effroyable, elle ſe ſouuient incontinen-
 tement des crimes qu'elle a commis, & de cet arreſt irre-
 uocable de la Juſtice diuine, qui condamne l'homme
 pecheur à mourir. C'eſt ce qui fait que les hommes les plus
 perdus dans leurs vices quant ils vont au combat, ſen-
 tent ſe ioindre aux friffons du corps, les troubles & confu-
 ſions de l'ame, & redoubler tout à la fois la cheute qui pre-
 cipitant de la vie au tombeau, iette encore du tombeau dans
 l'abyſme. Ceux meſmes qui n'ont pas des frayeurs ſi profon-
 des, & qui eſperans en la miſericorde diuine, ſouhaittent de
 paſſer cette perilleuſe carriere; ne laiſſent pas de ſentir quel-
 ques terreurs ſe mêler parmy leurs deſirs. L'image du trépas
 les trouble, & quoy que toute la rigueur en ſoit oſtée, pour-
 ce que ſa laideur demeure, & qu'il porte touſiours imprimees
 les marques de l'ire de Dieu; il effraye & met d'abord
 en allarme les plus ſaints & les plus genereux eſprits. Ieſus-
 Chriſt meſme ſemble en auoir apprehendé les approches, &
 par vn ſi fameux exemple auoir voulu en iuſtifier les ſenti-
 mens, puis que luy meſme les auoit ſoufferts.

Si la mort donc cauſe des craintes ſi vniuerſelles, & qu'elle
 ne regne en nulle autre occaſion ſi ſouuerainement qu'en
 la guerre. Qui pourroit ne pas hayr ce furieux & ce bouil-
 lant exercice; où l'on void terriblement marcher de toutes
 parts, cette fatale meurtriere, & cette ennemie irreconci-
 liable, de laquelle il eſt ſi difficile d'échaper, lors meſmes
 qu'elle ne ſemble pas courre apres nous. Qu'elle ame auide
 de ſang & de carnage, ne fremiroit pas dans ces occaſions
 ou le trépas ſe rencontre à la pointe de l'eſpée, des picques,
 des halebardes, ou il vomit ſa fureur par la bouche des piſto-
 lets, des mouſquets, & des canons; où l'on void éclatter ſa
 rage aux bombes, aux mines & aux grenades. L'air, la terre,
 & la mer en tremblent bien ſouuent, & quelquesfois les
 nuës de crainte en ſont diſſipées.

Et certes quant la guerre n'auroit autre tiltre que de fleau de Dieu, elle est assez effroyable par cet epithete terrible. C'est vne chose horrible de tomber aux mains du Dieu viuant, dit l'Apostre; quand il n'y auroit que le seul penser sans la chose, qu'elle assurance humaine pourroit tenir bon en la presence de l'image d'un objet si formidable & si menaçant? mais ces menaces ne sont pas de vaines idées, l'effet suit la cause qui l'a precedé; le coup succede à la parole; & le foudre éclate & rompt l'air en milles pieces aussi tost que l'éclair est passé. Rarement voyons-nous les armées en pratique, que nous n'apperceuios incontinent toutes sortes de maux en vsages. La guerre traine apres elle vne infinité de miseres, de mesme que le corps traîne son ombre, la famine & la peste luy sont de fatalles suiuan-tes, qui ne l'abandonnent que rarement; les incendies, les meurtres, les violences extremes, & les ruines épouuanta-bles sont tousiours à sa suite. Nous en auons de si fameux & de si deplorables exemples dans l'antiquité, qu'il est bien mal-aisé d'ignorer encore ces sanglantes rigueurs. Troye la grande qui vit ces pompes enseuelies dans les flâmes grecques. Rome la genereuse qui fut vn iour la proye pitoyable de celles des Gaulois, & Carthage la superbe, que celles des Romains abismerent dans ces propres cendres. Toutes les cités qui furent, & qui ne sont plus; tous les Empires qui ont diuersement senty la reuolution des siecles, & la furie des armes; toutes ces choses nous crient du tombeau qui enseuelit tout dans son ombre, de qu'elles rigueurs la guerre a tousiours accompagné l'execution de ces entreprises? Sans aller si loin dans les siecles passés, le present ne nous le fait-il pas assez remarquer? combien depuis vingt-ans a-t'on veu souuent l'Allemagne fumer du sang encore tout chaud de ses habitans, & du feu des incendies qui a desolé ses plus belles contrées? combien a-t'on veu chez elle d'habitations renduës desertes, combien de chasteaux demolis, combien de maisons abattuës, & combien de familles ruinées.

Le demon de la guerre à n'en point mentir, est vn monstre bien cruel & bien capricieux, & ie ne m'estonne pas de ce

que Dauid aimâ mieux tomber en la main de Dieu, qu'en celle des hommes, & estre accablé des fleaux inévitables du ciel sans résistance, que d'auoir à craindre ceux de la terre en résistant. Il iugea sagement ce Royal Prophete, quant il prefera les coups du Tout-puissant à ceux-là de ses ennemis, & qu'il eut en plus grande horreur les suites d'une guerre de six mois de la part des hommes, que tout autre chastiment qu'eust mérité le crime qu'il auoit commis.

Car les hommes de fait ne sont plus hommes, & semblent perdre l'humanité dans la guerre. Nous l'auons veu tout autour de Paris depuis nos funestes desordres, ce peu de temps à détruit & mis au neant l'ouurage de plusieurs années. Toute la campagne est vn funeste theatre, ou la rage de Mars s'est baignée dans le sang, s'est échauffée dans les flammes qui ont tout bruslé, & s'est ioüée des larmes, & des soupirs de ceux qu'elle a persecutés.

Je ne dis rien de ce que nous auons souffert dans cette ville, nous estions pour en endurer bien dauantage, si nous eussions voulu nous abandonner à la mercy de ce genie destructeur que nous auons sagement éuité. Et sans mentir rien à vne bonté bien particuliere pour cette monarchie, de l'auoir retirée si heureusement du precipice ou elle s'alloit perter. Autresfois pour donner frayeur à son peuple, il ne le menaçoit point de fleaux plus redoutables, que de ceux desquels il nous a guaranty. Tomber entre les mains de leurs ennemis, & sous leurs espées estoit la crainte, par laquelle il inuitoit ordinairement leur obeyssance. Et quand il les mit en déroutte deuant ceux de Hay, qu'il les liura en seruitude sous la tyrannie de Sabin Roy de Hatfor, qu'il abandonna leurs terres au pillage des Madianites, & qu'il les exposa à la fureur des Ammonites & des philistins, c'estoit des coups de sa cholere que par leurs crimes ils auoient irritée, & que par sa iustice il leur faisoit ressentir. Coups si sensibles & si penetrans que leur malice en estoit ordinairement surmontée, & que la dureté de leurs cœurs s'en trouuoit tousiours ramolie.

Aussi sont-ils si estranges & si pesans, qu'une ame est bien

imployable, qui n'en est du tout point flechie, & vn esprit bien fauorisé de Dieu, qui en estant abatu, respire encores, & n'en est pas tout à fait accablé. Ce sont des verges en sa main, dont ordinairement il corrige ses enfans en pere, mais aussi quelquefois ce sont les instrumens de la vengeance qu'il exerce contre l'audace de ses ennemis. Si les Israëlités à diuerses fois l'ont éprouué d'une sorte, les cinq Roys & tant d'autres infideles que Iosué, que Debora, que Gedeon & que Sanson ont vaincus l'ont assez éprouué de l'autre. Mais soit qu'il nous en punisse en iuge, ou qu'il nous en chastie en pere, nous y voyons tousiours l'image de quelque courroux qui nous fait fremir, la menace de quelque douleur qui nous fait trembler, & l'apparence de quelque spectacle qui nous fait horreur.

Les Romains tous payens qu'ils estoient, & desquels la grandeur n'estoit iamais si bien establie que quand ils auoient la guerre plus forte, estoient toutesfois bien aises de ne voir point le temple de Ianus ouuert, & Auguste luy mesme ce grand Empereur, ne receut point de joye de ces victoires, ny de ces triomphes; egalle à celle-là que luy donna le Senat, quand il ordonna sous son regne qu'il seroit fermé. Estimant mieux ce glorieux vainqueur de l'uniuers, vne paix qui sembloit deuoir reboucher la pointe de sa gloire, qu'une guerre dans laquelle & par laquelle il se l'acqueroit tousiours si brillante & si lumineuse.

Aussi à bien conter la paix est toute pleine de charmes, & tout autant que la guerre est hideuse, elle est belle. Il ne faut que faire les oppositions de l'une à l'autre, pour connoistre l'éclat de celle-cy par les laideurs de celle-là. L'une a son principe dans l'enfer, & est l'ouurage des demons de l'abyssme, & l'autre a son origine dans le Ciel, & est l'emanation du Dieu tout clément. Tellement que ces cœurs ardans qui ne demandent & qui n'appellent que le carnage, semblent inuoker cet esprit de tenebres, que S. Mathieu compare à vn homme armé, & à vn lion rugissant. Et sans mentir ceux-là qui ne demandent que les armes, ne ressemblent pas mal cet animal vorace qui ne demande que la proye. Il ne faut

pas que ces ames bouillantes se flattent, & se laissent enfor-
celer par cette gloire qui ne se plante que dans la chair, ne
s'arrose que du sang & que des larmes des hommes. Cet
honneur est vn faux brillant, qui ne nous illustre pas tant
qu'il nous trôpe, & qu'il nous seduit. Il y a beaucoup d'om-
bre dans cette lumiere, que chacun estime si éclatante & si
viuë; & quoy que veritablement il se puisse trouuer quel-
que chose de bon dans ce mal; il y faut tant de circonstances
pour le rendre tel, que rarement y voyons la vertu mesme
exempte de blasme, quand elle y rencontre des loüanges.

Ie ne veux point examiner les causes, ny faire vne recher-
che exacte des accidens suruenus en ce nombre estonnant &
prodigieux de guerres quenos peres les plus éloignez, & que
nous mesmes auons veuës. Si seroit ce toutesfois dans cet
examen que ie trouuerois l'esprit qui a fait tant de grands
guerriers que les siecles passez & que les nostres ont connus:
& que ie condamnerois ceux qui ont esté portez en triom-
phe, & qui ont receu l'applaudissement des peuples de la
terre. Peut-estre que par ce moyen ie ferois le procez, &
conuainerois de crime ceux à qui l'aveuglement des hom-
mes ont basty des temples, & ausquels mesmes les plus
Chrestiens ont dressé des autels dans leurs ames, en se fai-
sant de leurs idées des idoles qu'ils ont adorées dans leur
memoire.

Ceux qui ont écrit les vies, ou simplement les exploits de
ces grands, mais pour la pluspart malheureux genies, ont
quelquesfois touché les vices, que le monde prenoit pour
des vertus. & quoy qu'ils l'ayent fait legerement, ou pour-
ce qu'ils n'en auoient pas de plus grande connoissance, ou
pour-ce qu'il est fascheux de s'opposer à vne approbation
vniuerselle, ou pour-ce mesme que la charité oblige les
Chrestiens à dissimuler les défauts du prochain: & que l'i-
mage de cette charité qu'ont reconnu les Payens, ne leur a
pas permis de flestrir de gayeté de cœur vne reputation que
quelques combats, & quelques victoires auoient à tort ou
à droit remportée, toutesfois si peu qu'ils nous en ayent
dit, ils nous ont donné à penser le reste, & à penetrer plus
auant

uant dans les ouuertes de ces veritez si nous voulons.

Par là nous verrons que la gloire d'un Alexandre, qui s'estimoit estre quelque diuinité, & de tant d'autres qui ont à force d'assassiner des hommes, de brûler des villes, de desoler des Prouinces & des Royaumes monte à ce point de grandeur, auquel on les a iugez resider, n'estoit qu'une fausse gloire sans fondement, & sans solidité. S'il n'y a rien mieux à nous que ce qui nous est volontairement donné, quel honneur possédoient-ils qui leur fust legitime? puis qu'au lieu de l'auoir receu, ils l'auoient vaillamment usurpé, & se l'estoient tyranniquement fait accorder, ils l'auoient arraché de la pointe de leurs espées, & comme les plus barbares brigans auoient assassiné des hommes pour le leur voler.

La paix nous donne des estimes bien plus pures, & bien moins tachées; la gloire qu'on acquiert à sa faueur estant sans violéce brille d'un éclat bien plus beau, & bien plus innocent; c'est de cet éclat dont brilloit Salomon, qui n'ayant point esté conquis dans les batailles, mais estant une suite de profonde paix, luy estoit volontairement accordé par toute la terre: Comme elle est la fille du Dieu des lumieres, elle est une production sans souilleure, qui n'engendre rien qui ne soit tres-net. Ses ouurages n'ont rien de tragique, l'horreur, le carnage, & le sang ne la suiuent point. C'est par elle que la nature entretient tous ses estres, dans cette harmonie incomparable, qui donne aux sages tant de contentement & d'amour. C'est par elle que Dieu débrouillant le chaos & la masse premiere de toutes choses, crea tout ce grand Vniuers. Elle est cette eternelle ouuriere qui travaille sans cesse, & qui enrichit le monde de ses ouurages: autant que la guerre son ennemie l'en desole & l'en appauurit. Tellement que nous la pouuons nommer en quelque sorte une diuinité, qui se plaist à produire, & qui ne se lasse iamais de faire du bien. Sous le regne de ce Salomon qui fut si pacifique, quels beaux ouurages ne fit-elle pas. Si nous auions quelques restes des belles choses, qu'en ce temps-là l'on luy vit produire, nous serions forcéz de les ad-

mirer. Mais quoy que le temps les ait effacées, il reste encores à nos yeux assez d'objets, qui nous font souuenir de ce qu'elle a tousiours esté. C'est elle qui s'accordant parfaitement au cours de la nature, laisse le prin-temps rire, & se resiouyr de la venuë du soleil. Elle voit les fleurs & l'herbe naistre, & toute la campagne se peindre de l'admirable variété d'un million de diuerses couleurs, elle sent de toutes parts l'air plein des odeurs que iettent ces belles choses. Elle entend la douce musique des petits oiseaux, qui commencent à dâncer aux chansons qu'ils entonnent eux mesmes, elle les considere se faire l'amour, se plaindre, & tirer de leurs poiétrines les chauds gemissemens que leur inspire leurs feux, & de toutes ces choses qu'elle regarde, elle les endure avec patience; elle ne voudroit pas auoir foulé vne fleur, ny vne herbe, ny interrompre les ébats innocens de ces petits animaux de l'air.

Elle a la mesme tranquillité en toutes les saisons de l'année; elle souffre à l'esté de meurir ses fruits, à l'automne de les cueillir, à l'hyuer d'en auoir l'usage; elle void avec plaisir naistre, & se perfectionner les richesses de la campagne. Les granges & les celliers cõblez de bleds & de vins, n'ont point de peur qu'elle leur face outrage: elle souffre que le laboureur iouyisse de sa propre peine, elle conduit les bergers & les bergeres dans les pascages, & garde elle-mesme leurs troupeaux, pendant qu'ils s'entretiennent & passent le temps; Enfin sous son regne toutes choses demeurent dans leur splendeur naturelle, & celles que la guerre ou quelques autres accidens ont desolées elle les restablit. En sa domination si la campagne a esté rauagée, elle repare ses breches à son aise, si les villes ont esté destruites, on les void incontinent rebastir. Si mesmes elles sont encores entieres, elle fait de marbre comme fit iadis Auguste de Rome, ce qui n'estoit encores que de brique. C'est à elle à qui nous deuõs ces superbes edifices, qui annoblissent nos cités; tout ce qu'ont iamais eu de beau l'Egypte, l'Italie, & la Grece estoit de son inuention; dans les confusions de la guerre on ne pense point à la symmetrie des bastimens. Mars ne demande

que des faiseurs de mousquets, de picques & d'épées : aussi n'est-ce pas luy qui fait naistre au monde ces admirables artisans, que la nature semble ne produire que pour enrichir & pour decorer l'vniuers. Ils sont les enfans de la paix ces illustres artistes, la guerre n'a besoin que de quelques pernicieux ingenieurs. Les sciences non plus n'ont guere d'union avec les armes, & quoy que les Poëtes nous en representent la deesse armée ; ce n'est pas pour nous dire qu'elles florissent les vnés parmy les autres ; mais seulement pour figurer que c'est par le sçauoir & par la prudence que se gouerne la valeur. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'encore que les fougues de Mars se seruent de l'esprit & du sçauoir de Minerue, il la face ny subsister, ny naistre aucunement. Iuppiter est son illustre pere, & l'auteur de la paix est aussi celuy du sçauoir.

Il n'y a donc rien d'excellent & de beau, ny de souhaitable, iusques aux autels mesmes, qui ne soit libre dans la paix, qui ne florisse, & qui ne rentre dans la pureté de ses vsages, & dans la gloire de son estre. Je dis iusques aux autels, pour-ce qu'ils fument avec plus de presse dans le calme que dans l'orage, dans l'un si les vœux se conçoient, dedans l'autre ils s'accomplissent & s'executent. Qu'on ne dise point que le temps de douleur est celuy de Dieu, & que les delices amollissent le zele ; il me semble que l'ame est bien ferme, qui parmy les frayeurs des allarmes s'éleue vers le Ciel sans desordre. Le sentiment du mal oste beaucoup de celuy de la deuotion, & rarement void-on vn cœur épouuanté s'humilier avec assurance en la presence de Dieu. La paix nous déliure de tous ces troubles, & comme il n'y a point de passion qui gehenne l'esprit comme la crainte, elle nous en degage, & nous fait iouyr de cette liberté si necessaire à ceux qui veulent s'entretenir avec Dieu, & fait que sans estre diuertis par ce fascheux empeschement, ils s'approchent iusqu'au pied du trône de sa Majesté.

Qu'y a-t'il donc au monde d'égal à la paix, qui nous comble de tant de biens tous ensemble. Crions, pouffons nos graces vers le Ciel qui nous l'a donnée, lors que nous croyons aller choir dans les plus bas abysses de la guerre. FIN.

[Faint, illegible text at the top of the page, possibly a title or header.]

[Faint, illegible text in the middle section of the page.]

[Large block of faint, illegible text at the bottom of the page, likely the main body of the document.]